

Ces petits dont on parle peu

par

C. BERTELOOT

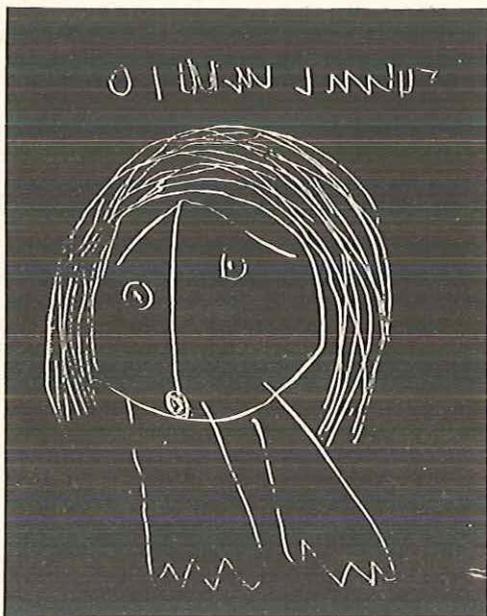
Souvent après une belle démonstration dans ma classe des 5 à 6 ans — vous savez, ces démonstrations qui vous donnent l'impression d'avoir enfin appris aux enfants quelque chose de « mesurable », de palpable — souvent j'ai entendu poser par une voix inquiète, une question attendue :

— *Et comment faites-vous chez les petits ?*
— *Chez les petits ?... Ah! ah!... (légère pause...) C'est différent... Ce sont les petits.*

Et hop ! par ignorance, j'abandonnais lâchement la propriétaire de la petite voix à son inquiétude. Je dis lâchement, car l'école maternelle ne commence tout de même pas chez les grands, ni même pour la majeure partie chez les moyens... Elle commence de plus en plus hélas, dans les milieux urbains, à deux ans. Bienheureux encore l'enfant qui n'a pas connu auparavant la crèche et la nourrice...

Si la constatation de ce phénomène social propre au XX^e siècle que représente la grande accession des femmes à un travail hors du foyer s'avère banale, elle n'en demeure pas moins une cause profonde de changement de structure de la famille contemporaine. Dans le foyer moderne, la vie du couple parents, plus qu'autrefois désireux d'indépendance et de jeunesse, prévaut sur celle des enfants. L'activité familiale se réduit et l'éducation des enfants, qui apparaissait il y a vingt ans comme un des premiers devoirs des parents, se trouve prématurément de plus en plus confiée à des organismes sociaux, dont l'Ecole Maternelle est un des plus importants. Et nos petits viennent de plus en plus tôt s'entasser dans des écoles de villes, qui sont, pour la plupart, sauf quelques spectaculaires réalisations, loin de répondre aux besoins physiologiques de cet âge.

Il nous faut pourtant les y accueillir, les y acclimater, les y aider à vivre, et, nous dit Freinet, à acquérir un maximum de puissance, à s'épanouir, « *et cela non pas au hasard, mais selon les lignes d'une spécificité qui est inscrite dans le fonctionnement même de notre organisme et dans la nécessité de l'équilibre sans lequel la vie ne pourrait s'accomplir* ».



C'est après la méditation de ces lignes que j'entrepris la classe des petits. Rien ne me semblait nouveau : j'essayais constamment dans la section des grands d'appliquer ces principes, me répétant comme chacune d'entre vous : « *Chaque éclosion vient à son heure.* » Il faut savoir attendre. Pourtant, comme je me sentais mal à l'aise en pensant à cette classe !

Résolument, je me jetai à l'eau...

Ah ! quel plongeon ! Avec les CP, les 5 à 6, les 4 à 5 même, nous avons

(toujours enveloppées dans notre vieille peau « d'enseignant » et faute de n'avoir pas encore trouvé les vraies valeurs) de remarquables remontées : notre distribution journalière de « matières scolaires » dans lesquelles viennent picorer les « bons éléments » suffit à consolider notre certitude d'être dispensatrice du savoir. Avec les petits, c'est d'abord une descente en eau noire, et la sensation de se heurter de-ci, de-là, à des rochers inconnus, invisibles, imprévisibles, une lente plongée à la recherche du contact d'où jaillira la petite étincelle ; et ce contact ne s'établit pas tout de suite...

Je l'ai vu entrer dans ma classe, accroché aux jupes de sa mère, ce petit bonhomme de 27 à 30 mois, qui, encore pataud sur des jambes mal assurées, évalue d'un œil angoissé ce cadre nouveau : nouveau, le visage de la maîtresse ; nouveaux, les visages des camarades. Obscurément il pressent que pour la première fois, sa mère avec qui il vivait jusque-là en étroite harmonie dans le cadre de ses objets familiers, va se détacher de lui, et le livrer seul, à tout cet inconnu. Que de larmes, de cris, de désespoir silencieux ou de morne résignation !

Parfois, timide, une menotte se glisse dans la mienne :

— *C'est quand, on va voir ma mère ?*

— *Bientôt.*

— *Bientôt, répète une voix tremblotante où grelotte bravement un rire d'espérance.*

Oui, les premiers jours de la classe des petits sont des jours difficiles pour la maîtresse et pour les enfants et chacun résout ses problèmes à sa manière. C'est dans l'espoir que d'autres m'apporteront le bénéfice de leur expérience que je vous conte, en partie, la mienne, qui date de quatre mois.

J'avais organisé ma classe, selon la formule devenue traditionnelle des coins de jeux : cuisine, poupée (jeux de symbolisation, d'imitation de l'adulte), éducation sensori-motrice (eau, sable, sciure humide), crayonnage, stylos-feutre, peinture, pâte à modeler, jouets à tirer, à traîner, et sur le tapis, perles géantes à encastrier, écrous, etc.

Je m'installais en observateur : les premières difficultés d'adaptation en partie résolues on s'affaira beaucoup dans chaque coin.

A la cuisine, l'armoire recelait quantité de trésors à grignoter... Je voyais déjà les partages qui allaient s'opérer là, dans la complicité des plaisirs du palais. Je dus me rendre à l'évidence (j'eus d'ailleurs bien d'autres exemples depuis). A cet âge le classement est net : ce qui est fait pour se manger se mange, se partage quelquefois... mais là s'arrêtent les critères de classements. Par contre, les récipients se remplissaient, se vidaient de sciure, se transportaient, se renversaient, se remplissaient à nouveau avec une inlassable énergie... et cela durait... Cela durait tellement que l'impatience me prit : j'avais décidé d'observer mais quand même il fallait bien qu'ils apprennent quelque chose ces petits ! Quelles sources de classements « cette cuisine » ! Que d'ensembles et de sous-ensembles à souligner !

Et nous voilà, triant, rangeant casseroles, assiettes, couverts.

Un court instant on m'écoula, on agit même. Je fis répéter les opérations plusieurs fois, plusieurs jours de suite... Un soir, après la classe, alors que j'inventoriais le matériel de cuisine, j'eus la surprise de trouver l'armoire vide... Où donc, tout cela était-il passé ? Là ! Ce gonflement suspect qui bosselle la surface de la sciure ! Hé oui ! un

« avare » peu soucieux de l'ordre établi y est venu dissimuler ses trésors !

Les poupées, malgré les cuvettes qui permettent de les baigner, de les savonner, furent vite abandonnées. Nous possédons pourtant un berceau, tout habillé de cretonne fleurie, garni de l'indispensable literie, avec draps interchangeables, toujours impeccablement lavés et repassés par les soins de mamans compréhensives.

J'ai essayé de procéder chaque soir à la cérémonie du coucher des poupons, afin d'amener les petits à « parler correctement, à préciser leurs actions, à y ajuster leur langage ». Cela devint un pur exercice scolastique auquel certains s'occupaient volontiers parce qu'il annonçait la fin de la journée.

Le bac à sciure humide eut et a encore ses adeptes. Parfois un isolé remue longuement, inlassablement la sciure, la laissant couler le long de ses doigts, en souriant. A d'autres moments mon équipe de garçons s'y installe et le grand plaisir est de faire couler la sciure sur un plan incliné. Ils impriment de petites secousses à l'édifice et patiemment attendent l'ébranlement qui va déterminer l'avalanche.

— *Madame, viens voir ça bouge, ça bouge...*

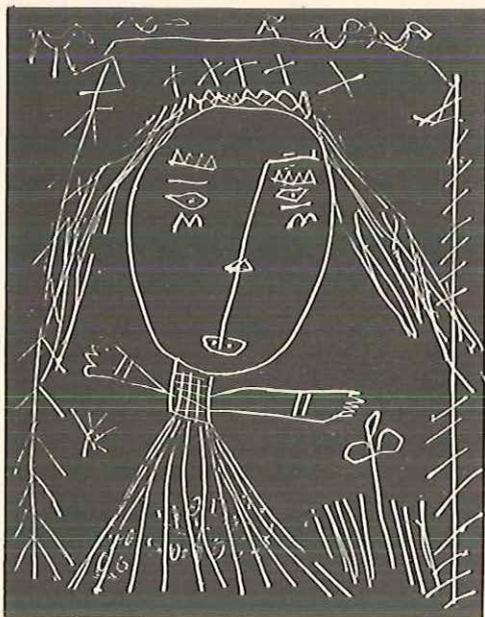
Oui ça bouge. « *Il faut que ça bouge* », dit le bon sens populaire en parlant des enfants (nous en reparlerons).

Les perles de plastique géantes qui s'accrochent les unes aux autres eurent aussi leurs usagers. Accrocher, décrocher, accrocher, décrocher. Bientôt on fabriqua des colliers que l'on m'accrochait avec ravissement autour du cou. Les colliers s'empilaient et me faisaient un peu ressembler à ces « femmes-girafes » de Birmanie au cou démesurément long, soutenu par des anneaux d'or.

Cette fois ils avaient l'air profondément intéressés. Comment laisser passer une si belle occasion de classer, par format, par couleur? Aussi n'acceptai-je que *certain* collier. Tantôt je l'exigeais tout rouge ou tout bleu ou rouge et bleu, et pas de n'importe quel ordre : 2 bleus, 1 rouge, 2 bleus, 2 rouges... Avec un petit soupir ils recommençaient ; je les observais, soutenue par le réconfort du « bonheur futur » que je leur préparais.

« *Il faut leur apprendre à vaincre la difficulté* », me répétais-je (il y aurait là un long développement à faire) et leur ouvrir, malgré eux, les grandes voies de la logique, et ils m'apportaient leur collier, mais quand ils me le présentaient, il y manquait une jolie perle, la perle brillante du plaisir de l'offrande, et je compris brusquement lorsque Jean-Michel, le non-conformiste de la bande, me déclara :

— *J't'en fais pu d'colliers, t'es jamais contente!*



Je crois que ce fut là que je commençais, je dis bien commençai (vous verrez que j'eus des rechutes) à guérir de cette maladie d'apprendre à tout prix.

Je redescendis donc sans douceur des hauteurs où je m'étais installée et laissai les enfants en tête à tête avec les perles, les tournaillant et les retournaillant dans une infinité de tâtonnements. Par suite de besoins insatisfaits, je vis ces tâtonnements donner naissance à une infinité d'autres notions. Les perles devinrent pommes de terre à la cuisine, charbon dans le camion, fleurs au bout d'une tige, et même pour Jean-Michel, une sorte de lunette d'approche au travers de laquelle il observait de loin son dessin, le balayant du regard, qu'il plongeait par les orifices de la perle, comme s'il avait manié le faisceau d'un projecteur.

Un matin, que j'avais été retenue dans le couloir par une maman, je fus alertée, premièrement par la porte refermée, deuxièmement par les sons anormaux et inarticulés qui sortaient de la classe.

J'entrai. Je vis alors les enfants tournant à la queue leu leu autour de la classe, un chapelet de perles maintenu à une extrémité entre les dents, à l'autre manipulé par les mains en un geste serpentin d'enroulement et de déroulement. Chacun passait devant le couffin à perles, y « trempait » son chapelet et continuait sa ronde en poussant des grognements. Eberluée je contemplais l'inattendu de ce spectacle.

— *Mais que faites-vous?*

— *Tu vois pas qu'on est des éléphants... Regarde notre trompe... et là (dans le couffin) on boit...*

Je les laissai barrir et renâcler à leur aise... Bientôt l'un des éléphants de la harde se prit les pieds dans une « trompe de chef » particulièrement encombrante et le troupeau entier, en quête de repos, vint s'asseoir autour de moi, pour me parler des éléphants et des animaux sauvages qui vivent, non pas dans la brousse africaine, mais « à la télé, là où l'on entend... » et Jean-Michel émit de façon très fidèle les cris inquiétants qui ponctuent l'indicatif de l'émission de Frédéric Rossif *La vie des animaux*.



Les jours ont passé ; cuisine, poupées, perles, sont plus ou moins abandonnées. De nouveaux intérêts naissent avec de nouveaux besoins...

Ils aiment apporter des emballages vides, les échanger, jouer à la Coop (magasin de la région).

Nous avons construit un magasin avec des caisses, des clous, il a fallu mesurer,

estimer, scier, clouer. Ah ! le plaisir des clous, du marteau, de la construction (encore un sujet à étudier) et aussi ranger !

Ah ! on ne range pas n'importe comment. Ce qui se mange ne se range pas au rayon des produits de nettoyage (un emballage punaisé à plat indiquera la nature de la marchandise à caser à tel ou tel endroit). Je pensais (malgré l'expérience des perles) qu'avec des points de repère aussi précis que les emballages vides (simple jeu d'identification) tout devrait marcher facilement (fruits avec fruits, légumes avec légumes).

Eh bien ! non ! Bien sûr ils vont y arriver à ce rangement ! Certains le réussissent déjà, mais auparavant, il faut accepter le long tâtonnement, le plaisir de déranger, de tout mettre dans un panier, de transporter le magasin en entier dans un autre coin de la classe, de le répartir en différents endroits, de le ranger dans l'armoire, d'en dissimuler quelques boîtes. Justement, quoique factices « on en aime bien de ça » (et voilà un critère de classement imprévu, spontané). Ces emballages pourront se remplir de sciure en passant devant le bac ; et ces petites bouteilles à jus de fruit désespérément vides se remplir d'un contenu liquide prélevé au robinet. Sur le chemin, voici l'atelier stylo-feutre. Pourquoi pas ? Lâchons notre panier. Tentaïte la jolie feuille étale sa blancheur ! Nous assiérons-nous ? A peine.

Fulgurante comme un éclair, une arabesque s'inscrit dans la page. Parfois de façon inattendue, d'un bloc, l'enfant suspend son chemin : il s'arrête, pour immobiliser, prisonnier de toute la blancheur du feuillet, un seul petit point, marque d'un répit, d'un repos, dans cet incessant va-et-vient... et la course reprend. Et qui m'empêchera

de mettre (en mon panier) tous ces petits œufs de pâte à modeler, de les transporter en mon camion, là, sous le rideau ? Incessante, l'activité se poursuit : non pas un vain papillonnage mais bien une activité profonde, condition du développement harmonieux de l'enfant et de sa puissance. Il me semble que ce n'est qu'à ce jour que je pénètre réellement la pensée de Freinet.

Pour construire solidement l'édifice de sa personnalité, nous devons laisser l'enfant monter patiemment, dans une infinité de tâtonnements, l'échafaudage que cet édifice suppose. Dans cette période d'« aménagement » qui suit la première période de 0 à 2 ans de « prospection tâtonnée », l'enfant ne se contente pas de connaître pour connaître, de remuer une pierre pour essayer ses forces neuves ou pour voir seulement ce qu'il y a dessous. Il commence à organiser sa vie, et ses expériences

tâtonnées se groupent et s'agglutinent inconsciemment autour des besoins physiologiques essentiels.

Au cours de cette infinité de tâtonnements, se créent des rapports nouveaux que l'individu utilise pour prolonger le pouvoir et l'action de ses mains. Il faut que la montée de l'échafaudage, sans rien perdre de sa solidité, se fasse *le plus rapidement possible* et qu'on arrive *au plus tôt* aux marches supérieures, *sans brûler les étapes*, dans une éducation *physiologiquement et automatiquement* assise sur la permanence des besoins, mais illuminée par la clarté supérieure de l'activité, de l'imagination, du rêve, de l'idéal.

Je suis loin d'avoir réalisé entièrement ce programme. D'autres peut-être sont allées beaucoup plus loin. La rubrique des petits est ouverte... Nous la continuerons si vous le voulez bien.

C. BERTELOOT

TOURS 1927
1967

1^{er} au 5 Avril 1967

**XXIII^e CONGRÈS
INTERNATIONAL
DE L'ÉCOLE
MODERNE**

Ce sont les aspects essentiels de la pensée de Freinet — et de son action — qui seront approchés au cours de ce grand Congrès International, afin d'en affirmer la dialectique profonde, qui est celle de la vie, à travers les aspects les plus divers d'une pédagogie valable dans l'espace et le temps, valable pour l'enfant comme pour l'adulte.

Dans le numéro 8 de L'ÉDUCATEUR, votre fiche d'inscription. N'attendez pas !

PRÉSENCE DE LA PÉDAGOGIE FREINET